

LES PROBLEMATIQUES PHILOSOPHIQUE DE L'INSPIRATION

Les présocratiques

Chez Socrate déjà s'opposent à la science rationnelle la sagesse, enjeu du débat, et l'inspiration, d'origine irrationnelle. Platon va réinventer le grand débat et l'inscrire dans l'histoire de la philosophie au même titre que la querelle des Universaux. A la suite de Socrate, il a tenté un humanisme rationnel, justifiant la religion par une théologie rationnelle, le plaisir par un eudémonisme rationnel, la Muse enfin par une poétique rationnelle. Le monde intelligible chez Platon est soumis à l'idée du Bien, à la finalité du meilleur. Cette harmonie associe le Bien et le Beau. La volonté du Bien suit la sagesse. Mais à côté de cette sagesse, où l'homme se suspend au Bien, il existerait une divine folie qui précipite le message de l'homme, sa parole, voire son geste. En face du long chemin de la quête dialectique, celui du philosophe épris de rationalité, ou du chemin plus sûr de l'observation et de l'expérimentation, le chemin du scientifique, se trouverait le court chemin de l'extase poétique ou religieuse. La notion va connaître alors une grande infortune, car voilà la raison et l'inspiration séparées, comme deux étrangères. Une fois séparées, l'inspiration sera bien vite disqualifiée et projetée dans la sphère de l'irrationnel. En même temps qu'elle rend compte d'un phénomène complexe, la théorie platonicienne instaure un divorce entre la raison et la poésie, renforcé par le divorce entre art et poésie, entre *la poiësis* et *la technè*.

La théorie de la folie divine du poète se trouve dans le *Phèdre*. Œuvre inconnue au Moyen Age elle subsista cependant sous une forme édulcorée à la fin de l'Antiquité et fut transmise au Moyen Age comme un lieu commun, avec les autres accessoires de la mythologie. C'est ainsi que non seulement le Moyen Age connaissait la divine folie (interprétation platonique de la doctrine de l'inspiration et de l'enthousiasme) sans connaître Platon mais il lui emprunta, la conserva, la maintint.

A la base de cette théorie, il y a la pensée profonde que la poésie est inspirée par les dieux, conception qui réapparaît périodiquement et prend des allures de connaissance ésotérique comme pour les « Mages romantiques ». Effectivement, certains phénomènes particulièrement étonnants se sont imposés à l'attention de ceux parmi les premiers philosophes grecs qui se sont intéressés aux problèmes de la psychologie : l'exaltation des poètes, la faculté prophétique, l'extase mystique, certaines maladies mentales et nerveuses. Tous ces phénomènes étranges étaient expliqués par l'enthousiasme ou la possession divine. La conception courante les attribuait à des influences surnaturelles : le devin et le poète étaient "inspirés" par la divinité ou la Muse, les adeptes des mystères étaient "possédés" de leur dieu, des divinités malignes ou des démons fantasques assaillaient les hommes et pénétrant en eux produisaient le délire et les convulsions .

Trois philosophes ont étudié ces diverses manifestations, ces deux souches premières de l'inspiration : Héraclite, Empédocle, et Démocrite. Héraclite s'est occupé de deux manifestations de l'enthousiasme : la divination accompagnée de délire et l'inspiration liée à des cultes bachiques. De ces derniers, il ne condamne que les excès et il en justifie l'existence par l'identité des dieux Hadès et Dionysos.

Empédocle reconnaît aux deux « états de vie » ceux de devin et de poète un statut particulier et les associe à l'enthousiasme, mais il y associe aussi l'état de médecin, tel qu'il l'entendait, c'est-à-dire comme la pratique de la magie. La notion de *daïmon* vient d'Empédocle, elle s'applique au mouvement de la pensée « géniale » : c'est un mouvement impétueux qui emporte l'intelligence et qui serait localisé dans le diaphragme. Mais c'est chez Démocrite qu'on trouve la première tentative d'explication vraiment scientifique. Pour lui, on ne peut pas être un grand poète sans délire et Platon partage cet avis. Ce sont Cicéron et Horace qui apportent certaines précisions sur la théorie de Démocrite en même temps qu'ils transmettent la doctrine dont on retrouvera des traces dans l'*Art poétique* de Boileau au XVIIe siècle. Dans un passage du *De divinatione*, (I, 38, 80), Cicéron veut prouver qu'il existe une faculté divine dont les transports sont très vifs et le pouvoir de perception considérable. Rapportant la théorie de Démocrite, il révèle diverses applications de cette théorie à d'autres activités intellectuelles que les « états de vie » traditionnels, en particulier le génie des savants et des inventeurs. Les idées de Démocrite sur la nature du génie poétique sont encore résumées dans les vers bien connus de l'*Art poétique* d'Horace (295s). Il ne mentionne pas l'inspiration divine mais il parle du souffle vif et de la vigueur qui caractérisent la vraie poésie. Démocrite n'accordait donc de la valeur qu'aux œuvres poétiques qui ne sont pas un produit de l'art ou du métier, mais qui sont l'œuvre du génie, comme d'ailleurs Platon. Il opposait à l'œuvre éminemment belle du poète inspiré, les productions médiocres du travail et de la réflexion, position que les romantiques défendront et qui est au centre de l'opposition du classicisme et du romantisme. Cicéron a rendu l'idée de l'enthousiasme par l'« énergie divine qui est dans l'âme ». Selon Démocrite, le génie poétique comme le don prophétique (la divination intuitive) est propre à une nature exceptionnelle apte à entrer en communication avec le divin. L'œuvre poétique, l'œuvre de génie et la divination intuitive s'expliquent par deux éléments : d'abord par ce naturel spécial, puis par l'intervention d'une énergie divine dont l'action est comparée à celle d'un souffle. Les textes ne précisent pas quels sont les rapports entre le naturel et l'inspiration divine. Pour Démocrite, ce n'est pas le *daïmon* mais l'action des « grands spectres » qui intervient. Ce qui pose le problème de la nature de l'instance « inspirante » : dieu, muse, *daïmon*, dans la tradition grecque et païenne. Puis plus tard, avec la diffusion du christianisme, démon ou ange. Enfin, par quelque « revenant » dans la tradition littéraire fantastique.

Platon et la théorie des quatre délires

Platon va reprendre les données de ses prédécesseurs et élaborer une doctrine beaucoup plus nettement organisée. Le poète est un possédé, qui ne sait pas la vérité de ses paroles, mais parle vrai, si le dieu par lui parle. Le spectateur, l'auditeur en face de l'œuvre reçoit ce rayon de beauté. Il entend le dieu, non le poète. Par sentiment et dans un pur plaisir, non par sa raison, il éprouve ainsi la réminiscence du divin. Le philosophe se fie au seul logos. Sa raison découvre la Beauté dans la réalité de son idée, réalité divine dont il participe à mesure qu'il la découvre. Seule la pensée du philosophe est ailée. La poésie, ailée,

elle non plus n'est point une pensée. Cependant la raison autonome et le délire inspiré se peuvent rejoindre. La pensée découvre dans la réalité divine la source et le modèle des beautés sensibles. La Muse sage respecte, dans un délire réglé, la convenance fixée par le législateur philosophe. Dans le *Cratyle*, Platon nous instruit par l'étymologie. L'âme donne au corps la vie, la respiration qui rajeunit et rafraîchit. Si ce souffle rafraîchissant vient à s'anéantir, le corps périt et meurt. L'âme est donc un principe d'animation. Le *Cratyle* de Platon saisit l'essence de la notion mais il nous dérobe son histoire. S'il donne l'histoire étymologique de l'inspiration, c'est l'*Ion* et le *Phèdre* qui en soutiennent l'essentiel de la problématique qui est celle de la source de la création poétique et de la parole inspirée. L'*Ion* proclame la possession du poète, la génération divine du poème. Platon ne se contente pas de traduire en termes conceptuels l'expérience de la Muse : il souligne au contraire, jusqu'à nous faire désespérer de sa tentative, l'irrationalité de cette expérience.

Du début à la fin de sa carrière il n'a pourtant jamais cessé de croire, à l'inspiration divine du poète. Il le dit lui-même dans un passage des *Lois* : « C'est une vieille croyance que nous avons toujours répétée et qui est approuvée par tout le monde, que le poète, quand il s'assied sur le trépied de la Muse privé de son bon sens ».